

Dimanche 23 octobre 2011 21H43 [GMT+ 1]

NUMERO 67

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Pour signer l'Appel « Libérez RAFAH ! Du Raffut pour Rafah ! », cliquer sur le lien :

<http://www.lacanquotidien.fr/blog/Appelpourrafah>



▪ SANS NOUVELLES ▪

TEXTE N°1 PROPOSÉ À LA RUBRIQUE *REBONDS*, par Carole

Dewambrechies La Sagna*

A *Libération*, quatre remarques à la suite de la publication, dans le numéro daté du 1^{er} et du 2 octobre, d'un article intitulé « Comment former des psychanalystes équilibrés ? »

1) **Judith Miller n'est pas psychanalyste**, ne l'a jamais été. L'argument qui fait le nerf de l'article a donc des prémisses fausses. Le problème n'est pas de former des

psychanalystes calmes et équilibrés. La « scientificité » dont se réclame Me R. dans cet article est singulièrement mise à mal.

2) « **Que les proches de Lacan se sentent persécutés c'est leur affaire, pas la mienne. Du point de vue scientifique et historiographique l'œuvre de Lacan appartient à tout le monde et on a le droit de la commenter de manière multiple** ».

Il est toujours étrange de poser que l'on est pour rien dans les sentiments qu'on inspire. Si les proches se sentent persécutés, c'est qu'ils ont des raisons pour cela. La psychanalyse, Freud d'abord, nous apprend que c'est ainsi qu'il faut prendre les faits : si le mélancolique pense qu'il est coupable, il a de bonnes raisons pour cela. A nous de trouver lesquelles. Si un groupe se sent persécuté, comment affirmer que c'est son problème ?

Qui sont « les proches de Lacan » ? Mme R. pense manifestement qu'il s'agit d'un petit groupe que l'on peut ignorer dans sa particularité. Mais si ce groupe était le noyau d'un groupe numériquement beaucoup plus important, que se passerait-il ? Moi par exemple, je me considère comme faisant partie des proches de Lacan : parce que j'ai fait une analyse avec lui ; parce que j'ai eu à cœur d'œuvrer, avec d'autres, pour que son enseignement ne disparaisse pas ; parce que je consacre mes journées d'études à travailler ses textes et à les faire valoir dans les enseignements que je fais et dans ma pratique. Je crains pour Me R. que nous ne soyons nombreux dans ce cas.

3) « **Chez les analystes** » – l'auteur semble s'exclure de cette catégorie : je n'ai jamais compris si elle considérait qu'elle pratiquait la psychanalyse ou non – « *ça prend parfois une tournure grave quand certains d'entre eux pensent que la lecture des œuvres des psychanalystes n'est pas la même si on est analysé ou pas, si l'on pratique la psychanalyse ou non... Il y a là une illusion : parce qu'ils ont psychanalystes ou qu'ils sont traversés par l'expérience de la cure, ils entretiendraient un rapport privilégié avec le texte du maître. Il ne faut pas se laisser impressionner par cette attitude.* »

Je suis surprise : Mme R. se dit psychanalyste et elle pose que faire une cure n'est pas important pour cette discipline. Freud n'a-t-il pas posé que c'était la seule formation vraie à la psychanalyse, pour le psychanalyste, celui qui va diriger des cures ? Je crains qu'ici aussi, Mme R. ne se moque du monde.

4) **Libération offre deux pleines pages de publi-reportage à Mme R. alors qu'un procès est en cours.** Pourquoi *Libération* n'offre-t-il pas deux pages à Judith Miller pour exposer le sens de son action actuelle en justice, mais aussi son travail au sein du Champ freudien auquel, entant que Présidente de la Fondation du Champ freudien, elle a voué son énergie et sa vie ?

*psychiatre et psychanalyste à Bordeaux

▪ **Jacques-Alain Miller à la Librairie Kléber**
à Strasbourg le 22 octobre 2011 ▪

ANACOLUTHE, par Armand Zaloszcyc

Ce sont 350 personnes, hier, à Strasbourg, dans la *Salle blanche* de la librairie Kléber, qui ont suivi avec une attention soutenue les propos de Jacques-Alain Miller venu présenter le Séminaire de Lacan...ou pire, la suite de conférences *Je parle aux murs* et sa *Vie de Lacan*. Le public, suspendu à ses lèvres, s'est montré très réactif à son humour et passionné par ce qu'il a dit de son rapport à la psychanalyse. La question d'une personne de l'assistance, inattendue, mais significative d'une sorte d'arrêt sur image dans l'environnement de Strasbourg, l'a conduit à relater en détails la suite d'événements qui se conclurent, dans les années 1980, par la dissolution de l'AFP et la création de l'ECF. Jacques-Alain Miller a fait valoir avec beaucoup d'art, au long de sa causerie, le terme d'anacoluthie, terme de rhétorique qui désigne une rupture dans la construction de la phrase, qu'il a rendu vif en l'illustrant de multiples exemples très concrets. Comment ne pas relever que sa venue en présence des publics éclairés dans les librairies de la France entière pouvait apparaître dès lors comme un événement sériel relevant lui-même d'une anacoluthie ? Jacques-Alain Miller nous a promis de revenir à Strasbourg courant 2012.

Accueil par Armand Zaloszcyc :

Depuis 30 ans, Jacques-Alain Miller donne un enseignement de psychanalyse intitulé « L'orientation lacanienne ». L'orientation, c'est savoir où l'on se trouve, par quel chemin on y est arrivé, dans quelle direction on va aller. Qu'est-ce qu'un enseignement, au sens de la psychanalyse ? C'est transmettre un savoir, le savoir possible à transmettre, et en cela la psychanalyse s'apparente à la science. Mais c'est, dans le même mouvement, se tenir sur le tranchant de ce qu'on ne sait pas, même d'un impossible à savoir, problème ancien qui conduisait déjà Platon à s'interroger sur l'*orthè doxa*, l'opinion vraie. Et c'est par cet aspect du savoir comme ignorance docte que la psychanalyse trouve à se confronter à la religion.

Depuis 30 ans : je vous laisse à imaginer ce qu'il faut pour cela, au-delà de l'intelligence, d'esprit d'invention – sortir de la routine des signifiés déjà établis –, d'énergie, de persévérance, et de courage, surtout. Je vous laisse à considérer combien de générations d'élèves auxquels cet enseignement a permis de s'orienter dans la psychanalyse. Vous pourrez bientôt vous former là-dessus votre propre jugement, car Jacques-Alain Miller a permis maintenant que ce cours soit publié, et il commencera de l'être prochainement.

L'orientation lacanienne comporte donc l'espace de la décision et de l'acte qu'implique

la limite du savoir. Cela veut dire : le développement de la psychanalyse, l'invention des concepts nouveaux nécessités par la pratique. Et cela ne va pas sans les instruments que sont les Ecoles de psychanalyse du Champ freudien : avec l'ECF, des écoles qu'il a créées en Espagne, en Italie, en Argentine, au Brésil, la NEL et, dernière en date, la NLS dont la langue est l'anglais, toutes rassemblées dans l'AMP qui concurrence désormais l'IPA. Enfin, c'est, *last but not least*, l'établissement par Jacques-Alain Miller du texte des Séminaires de Lacan. Aujourd'hui, il vient à Strasbourg à l'occasion de la parution du Séminaire ...ou pire, et du petit livre de conférences *Je parle aux murs*, ainsi que, pour le trentième anniversaire de la mort de Lacan, de la parution de sa *Vie de Lacan*, premiers chapitres d'un livre qui paraîtra début 2012.

...

RÉCIT D'UN 22 OCTOBRE À STRASBOURG, par Isabelle Galland

22 octobre 2011, **c'est la rentrée de la section clinique de Strasbourg.** Nous commençons par le chapitre 7 de « ...ou pire » où Lacan introduit les formules de la sexuation. Et l'après midi Jacques-Alain Miller vient nous présenter justement « ... ou pire », « je parle aux murs » et « vie de Lacan » à la librairie Kléber. A la pause quelqu'un m'interpelle : « tu y vas cet après-midi toi ? ». La question me semble tellement incongrue que je reste sans voix. La personne poursuit alors : « Tu étais aux journées ? Tu as entendu Jacques-Alain Miller sur France Culture ? Cet après-midi ce sera de la redite non ? Moi je n'y vais pas ! ». Je reste sidérée ... Ce n'est pas possible, c'est une blague ... Ne suis-je pas en train d'assister, en « live », à ce que Jacques-Alain Miller a relevé ces derniers temps comme effacement de son nom ?

Ce paradoxe sera repris d'emblée, dans l'après midi, dans la présentation que fera Pierre Ebtinger de Jacques-Alain Miller à la librairie Kléber : 300 personnes sont là - dont une centaine resteront debout dans la salle blanche pendant toute son intervention – alors que le nom de Jacques-Alain Miller n'est quasiment jamais prononcé dans les cercles de psychanalyse à Strasbourg – en dehors de l'ACF- Est bien entendu. JAM se saisit tout de suite de cette contradiction pour nous dire qu'il reviendra à Strasbourg. Il est fini le temps où son effort se tournait vers le seul enseignement



de la psychanalyse ainsi que dans l'édition du séminaire de Lacan.

Il nous le prouve ensuite, pendant 2h nous avons assisté à une formidable élaboration de Jacques-Alain Miller, partant du séminaire « ...ou pire », pour nous rappeler que Lacan l'a prononcé il y a 40 ans et qu'il n'est pas du tout dépassé, qu'au contraire cela prouve l'avance qu'avait Lacan par rapport à son siècle puisque nous commençons à peine à entrevoir les concepts fondamentaux du tout dernier enseignement de Lacan : le *yad' l'un*, le UN, le un-tout-seul... Jacques-Alain Miller nous précise son choix d'agrafer ces concepts prononcé une seule fois par Lacan, comme celui de « traversée du fantasme » qui nous est tellement familier aujourd'hui. Puis il déplie le désir décidé de Lacan, qui ne consistait pas seulement à ne pas aimer les feux rouges ou à ouvrir les portes d'églises fermées, mais avec sa subversion constante, il nous laisse une leçon : ne pas se contenter d'actions qui ronronnent mais « allez chercher le cœur qui palpite dans les institutions ».

Jacques-Alain Miller répondra généreusement aux questions de la salle, en nous donnant des précisions sur la dissolution de l'École Freudienne de Paris. Il conclura en rappelant cette vérité triviale mais souvent oublié : « On connaît mieux Lacan en lisant ses écrits qu'en écoutant les rumeurs ». Merci à JAM pour ce moment de bon-heur. Nous espérons le revoir bientôt.



▪ CHRONIQUE ▪

LA ROSE DES LIVRES par *Nathalie Georges-Lambrichs*

DES SOURIS ET DES PARLÊTRES

Et nunc et Sempé.

« Ah, c'était étrange ! Je me demande encore comment j'ai réussi à survivre à ces moments, ça a été un miracle » (p. 37). « Le Monde des livres » de cette semaine a signalé *Enfances* (éditions Denoël et éditions Martine Gossieaux, 2011) et longuement loué le magnifique entretien de l'auteur avec Marc Lecarpentier, dont cette citation est extraite. Sempé n'y juge pas Jean-Jacques, enfant naturel et martyr, il ne l'explique pas davantage, il l'avoue, et le philtre des mille et mille autres dessins accumulés avant cette brève de

confession opère avec la magie du trait longtemps retenu, affiné par un recours éthique au mensonge qui préserve, totalement dénué d'esprit de vengeance, désespérément encombré de lui-même, comme au premier jour. Sempé s'est fait un destin d'être, comme il l'explique p. 40-41, non pas un défaut dans la pureté du non être, mais une catastrophe ambulante, à l'instar de tous ses avatars échappés du crayon et pris dans les traits qui les font bulles effleurant des pages et miracle répété avec toujours plus d'incandescence, n'explosant pas tout de suite, attendant notre rire pour disparaître et revenir, miracle de la perte pure qui perdure, à renouveler avec la modération qu'impose cette justesse. Jacques-Alain Miller avait fait de bosses un début de série, tout d'abord celle de Richard III, cause de ses crimes, puis celle de la jolie bossue de Casanova, devenue « je ne sais quoi » ; le moment semble venu d'y inscrire les bosses des enfances de Sempé à leur place. Je reviens sur ces pages 40-41 car Sempé s'y montre enfant au miroir des petites bêtes. Il ne les cherche pas, il les voit, il les trouve, il les sauve : besoin d'un plus petit que lui ? Je ne crois pas, mais une attention de la première heure (rappelez-vous J.-A. Miller encore, décrivant les appétits insatiables de la première née de ses petites-filles dans les premiers mois de sa vie) qui a échappé (miracle ?) à la fameuse coupure de l'âge de la science – ou qui y est réfractaire, déchet laissé pour compte, rejeton livré à lui-même et faisant série avec d'autres déchets.

Il était une fois un homme

John Berger (*Pourquoi regarder les animaux ?*, 2011, éditions Héros-limite, collection « Feuilles d'herbe ») invente un homme qui las de partager sa (rare) miche de pain avec des souris et tombant dans sa grange sur un vieille souricière, les capture. Oui, il les capture, une par une, terrorisées et indemnes (le système d'escamotage d'une paroi qui retombe et fait prison de la cage-piège est longuement décrit, qui ne blesse ni ne tue). Et voilà que ces souris, elles ne se ressemblent pas. Pour que tous les petits garçons se ressemblent, parce qu'ils n'en sont qu'un, il faut le crayon magique de Sempé. Mais quand Jean-Jacques veut sauver (en vain) un papillon de la noyade, c'était bien celui-là ce jour-là, pris dans sa malencontre, son malheur, et la mémoire invétérée du témoin.

Festin – destin

Sans doute, vues de loin, la nuit, même à la lumière de la lune lorsqu'elle se fait partenaire du narrateur dans « La fête des souris » (récit de l'enchanteur Bobrowski à paraître dans la prochaine livraison de la revue *Po&sie* dans une nouvelle traduction de Fernand Cambon) toutes les souris sont-elles grises, aussi grises que savantes : ayant lu Hegel, elles se fondent dans la couleur de la nuit de lune pour faire place au jeune soldat, l'Allemand, celui qui, seul dans son genre ou de son espèce, supporte toute la dialectique et, qui sait ? la relance.

Enfin, tel était peut-être l'espoir de Moïse qui partageait son pain avec le petit peuple des *Maüse* (des souris en allemand). Mais la lune, elle, grande spécialiste du mensonge, en savait déjà plus long que Moïse dont l'oubli s'étirait dans leur vive compagnie.

▪ CHRONIQUE ▪

POÉSIES ACTUELLES par Hervé Castanet

**« ELLE AJOUTE DES SIGNES À L'OBSCUR »
SUR PIERRE-YVES SOUCY**

« C'est ce que veut dire épopée, par où Lacan désignait cette narration de ce qui vous arrive, contingent, hasardeux, de rencontre, et que l'analyse vous invite à tisser, à faire signifier au-delà du fait brut. Et ce, dans chaque séance d'analyse, chaque séance qui en elle-même donne sa place, favorise, invite, à cet effort de poésie. »
Jacques-Alain Miller, Cours du 26 mars 2003.

Trois vers d'Henri Michaux servent de balises à ce court livre (la pagination est absente – à vue d'œil : une trentaine de pages) de Pierre-Yves Soucy, *Le Jour devancé*, paru en 2009* : « En vain on grattait / à la porte de demain / et le présent hurlait. » Qu'est-ce qui hurle dans le présent (= de celui qui écrit cette poésie) qui fait qu'il s'alourdit, est là et rend toute avancée vaine – un présent qui paralyse ? La réponse est énumération : « ailes coupées », « une déchirure », « ruines », « le visage abandonné », « le marécage des mots », « les acides du doute », « l'incertitude pèse sur la charpente de l'orage », « ce qui est donné [...] se détruit », « se désaccordent les liens », « [...] la solitude d'avance jamais retombée », « l'œil se fige », « le sans fond s'abandonne », « se perdent les mots », etc. Est-ce que la fin du *Jour...* dit autre chose que le début ? Y-a-t-il une histoire qui crée un avant et un après, un déroulement temporel ? Poser cette question semble toujours une évidence : il y a une écriture, les mots se placent de façon cursive, il faut un certain temps pour les lire de gauche et droite, page après page. Alors se suppose une continuité, un passage, un chemin parcouru – Rome n'est pas loin puisque tous les chemins y mènent. Il est toujours loisible de psychologiser (= là où la pensée s'abêtit, se gélifie, comme dans le mythe antique lorsque Actéon, le beau chasseur qui incarne le phallus jusqu'à la caricature, est aspergé par le déesse, Diane (Artémis), et aussitôt transformé en cerf. Ovide se plaît, dans ses *Métamorphoses*, à nommer cet instant où le brillant jeune homme, agile et vif, fait l'épreuve du silence qui l'envahit – sa pensée se trouble, les mots ne peuvent plus être prononcés, les sons articulés manquent, la pensée elle-même sombre dans le monde de l'animalité.) : celui qui énonce, parce qu'il dit, produit un bougé privé, subjectif. Justement le présent est employé : nécessairement le temps d'une énonciation *produit* (= présent) son effet subjectif. Le conditionnel serait plus juste : *devrait produire...* Mais, non, la causalité psychologique a le

dernier mot et le lecteur du texte de Soucy, malgré lui (c'est-à-dire emporté par sa propre bêtise triomphante), cherche les effets, les développements de la vérité. Alors, il s'use les yeux et ne trouve rien de cela : il n'y a pas de temps pour comprendre ni de moment de conclure. Il y a l'instant de l'épreuve. Quoi ? Oui, l'épreuve de ceci : « il manque le corps ». S'y ajoute cela : « rien ne tient [...] le mutisme de la solitude dispose sa stupeur ». Autrement dit, le texte nomme une épreuve, une seule – c'est la même du début à la fin et c'est une absence. L'absence est dite de dix, vingt, trente façons. Il y a le *réel* de l'absence – l'absence comme un réel insensé, sans loi, hors sens. Il rencontre celui qui est là, qui y est à un titre précis, qui y est depuis longtemps. Si le réel – ce réel de l'absence – rencontre celui qui est là c'est parce que ce réel est le sien : c'est ce qui pour lui fait absence ; ce sera le règne de la nuit – « la nuit / le jour devance / aveugle l'enfance / un orage terrifié / un espace se déchire. » Dans elle « une géométrie du froid qui s'écume ». Mais qu'est-ce qui est absence et surgit avec ses crocs la nuit avec le froid (« le visage abandonné / il parle seul / à la solitude du souffle sur les mains. », « sous les coffrages du froid / la violence étrille. », « l'herbe gelée », « les givres », « la douleur de la neige », « le prisme dessine la pluie ») ? Ou bien : qui est l'absent ou l'absente ? Faut-il dire *l'absente* plutôt que l'absent ? Celui qui dit/écrit se place sous le pronom personnel *il* (= « il parle seul ») – il n'insiste pas. Il faut chercher ce *il* car peu écrit ; il s'efface. L'absence est probablement portée, incarnée, par cette *elle* (= « elle ajoute des signes à l'obscur ») si faible (comme une flamme qui ne tient pas, qu'il faut rallumer ou qu'on décide de ne pas rallumer) que parfois la grammaire fait hésiter ; ce pronom *elle* est-ce une femme, une mère ou un de ces noms féminins (est-ce une femme ou une mère qui « ajoute des signes à l'obscur » ou est-ce la nuit (« le dénuement de la nuit) que *elle* reprend et qui « ajoute [...] ») devenu sujet. Une mère ? Parce qu'il est fait référence à l'enfance, aux souvenirs, à la naissance (« fragment après fragment / la naissance refoulée / l'enfance tenue pour cible / l'enfance dévastée / devenue le vide. », « cristaux d'enfance à la jetée des paysages »). Parce que l'érotisme est exclu de la description – des corps, des rencontres, du désir.

Une seule épreuve donc saisie en ses tournures jusqu'au moment où le corps de cette *elle* devient perte : « déjà elle s'écarte / elle convoite tout ce qu'elle décompose / de la nudité d'elle-même / celle pressentie. »

Le présent continue à hurler – le temps est bloqué sur ce présent-là (= absence, perte) – vérifiant le vers de Michaux : « demain s'échappe encore ». Celui qui écrit aura dégagé ce réel de cette « floraison sans fin »... Quel effet pour la poésie ? « suffocation de la lyre » laisse échapper admirablement Pierre-Yves Soucy – « les débris de l'ignorance / se dispersent / puis tout recommence. » Qui veut savoir ce qu'est le *réel d'un instant* relira alors chaque vers, de page en page, du *Jour devancé* sans autre espoir que celui du mot qui clame : *motus* ! Tel est cet effort de poésie (Lacan) qui œuvre dans *Le Jour devancé*.

*Pierre-Yves Soucy, *Le Jour devancé*, Besançon, La Montagne froide, 2009.

Pierre-Yves Soucy est né en 1948 au Québec. Universitaire, poète et essayiste, il est directeur des éditions La Lettre volée, du Cormier et de la revue L'étrangère. Il a publié plus de quinze livres de poésie et de nombreux essais sur la littérature, l'art et la culture contemporaine. Il vit actuellement à Mexico.

LE NOM DES AMOURS (I), par Laure Pastor

Que de choses faut-il ignorer pour agir, et l'on dit que l'amour donne des ailes ? Déjà petit bien malappris que celui qui dis-*je sais t'aimer !* Toujours aussi trop rondouillard pour vraiment prétendre s'avancer du côté d'un *-viens par là je vais te dire ce que c'est...* Il peut s'arrêter ici le commencement, repu comme si les lascars étaient définitivement arrivés. On les pousserait d'un seul coup de pied qu'ils n'en finiraient plus de rouler. Alors une analyse, une recherche, la psychanalyse comme adresse à l'amour ? Ne pas céder sur son désir très bien, mais sommes nous tous vraiment décidés d'enjamber l'impossible qu'il s'agit enfin de ne jamais cesser de commencer d'analyser ? -le terme de découverte serait là mieux approprié- et de tenir à sa découverte comme on se tient à sa monture, son trésors, son amour, pour ne point tomber et à tomber alors remonter puisque là on ne pourra jamais céder. Certains cavaliers (quand d'autres à dos de mulets quand il faut bien aussi parfois savoir s'alléger dans la boutade) s'aventurent à la cascade, se sont surtout les plaisirs de la chute qui sont les plus beaux à regarder. L'amour sait justement qu'une idée est un choc du beau contre le temps, et qu'il n'est pas donné à tous d'avoir une idée, comme de rencontrer ce jour où le temps viendrait d'une tape dans le dos vous dire *-mon petit je vais t'aider...* L'amour n'a pas plus d'idéal que ce que le communisme nous confisque la vérité, il ne connaît point l'égalité puisqu'il élit et précipite chaque jours davantage le temps dans une course qui se joue à l'élection, cette précipitation à le son d'une érotique. Sans annuler toutes idées de rassemblement et quand une idée trouve son homme : une histoire d'amour peut commencer. Quand elle tombe dans l'énergique vivant capable d'elle, quand elle en goûte la force, quand elle lui fait croire qu'elle est lui même (intelligence des semblants), quand elle devient son épouse, quand elle s'ordonne à lui, lui s'abandonnant à elle, alors chance rare : -l'homme, -l'occasion, -l'idée... de grandes choses vont se passer. Le mot *amour*, comme le mot *délice et orgue*, changent de genre au pluriel. On entend tous frémissantes la promesse des symphonies. Est-ce que Lacan aimait les femmes ? *Certains amours sont plus délicieuses que le vin* (Cantique des Cantiques, La bible). Comment serait-ce là impossible, quand l'impossible est un commencement incessant, faisant suite à

l'instantanéité d'une idée, une femme nous conduisant à une autre femme, comme la suite du développement de la pensée qui ne peut se prévoir elle-même, quoiqu'elle puisse prévoir ses retours, une femme n'est-ce pas l'imprévisible ? quand ses développements ne sont déjà presque plus elle. Il est impossible « d'universaliser la pensée », voilà aussi sans doute pourquoi *La femme n'existe pas*, et pourquoi Lacan devait les aimer. La position de l'analyste comme réponse d'amour ? L'hystérie en déclaration... la guerre fait rage dans « un certain monde d'idées » en mal d'esprit voulant inventer « l'univers », ce pouvoir, d'un seul coup, d'un seul mot, affronter, enfermer et donc consommer toute choses, contre un tout autre monde -ah ! Celui de l'amour ! Cette position folle à tenir suffisamment loin de la supporter qu'elle doit bien se payer à la fin de chaque séance, pour qu'elle se saisisse, autant qu'elle puisse faire se reculer, son petit bout de réel *inavalable*.

▪ COURRIER ▪

Paola Francesconi ▪ Cher **Jacques-Alain**, c'est avec joie que je vous annonce la réussite de la journée du **Forum SLP** qui a eu lieu à Milan hier. La participation a été très satisfaisante : 150 personnes en tout, venant de l'Ecole mais aussi des personnes extérieures au milieu de la psychanalyse, et notamment des étudiants. Avec mon appel pour Rafah - une belle photo d'elle était affichée à l'entrée - nous avons récolté 74 signatures, dont celles des quatre invitées externes : Massimo Amato, Professore di storia della moneta all'Università Bocconi di Milano, Carmen Leccardi, Professore Ordinario di Sociologia della Cultura all'Università di Milano-Bicocca, Monsignor Agostino Marchetto, Segretario del Pontificio Consiglio dei Migranti, Anita Sonego, Consigliera Comunale a Milano e Presidente della Commissione Pari Opportunità. C'est la première fois que l'on arrive à un échange avec des spécialistes d'autres disciplines avec autant d'authenticité et une absence de préjugé. Bien à vous, Paola.

Pierre-Gilles Gueguen ▪ Cher **Jacques-Alain**, j'arrive à l'instant. Un **Forum** bien préparé par un "dibattito" remarquable, des textes déjà fournis dans *Appunti numero special*, des intervenants vraiment bien choisis, des invités de grand talent : une femme faisant partie du conseil de la ville, une sociologue universitaire féministe, un Monsignore chargé par le Vatican de la pastorale, des personnes immigrantes ou en transit, et surtout un jeune économiste prof à la Bocconi et brillantissime. Il a un livre publié en Italie et il me l'envoie pour examen dans la version française. Je vous tiens au courant. Le « lien/discorde » entre la psychanalyse et le monde tel qu'il ne va pas a été clairement mis en valeur. Ce que je

craignais le plus, c'est qu'on entende deux discours parallèles. Pas de nostalgie, pas de pessimisme. Un forum tourné vers l'avenir. 150 personnes inscrites, 72 nouvelles signatures pour Rafah dont le Monsignore, et les universitaires invités. Le public était très intéressé très attentif et les organisateurs satisfaits. L'an prochain Bologne se porte candidate, le thème reste à débattre. Un bravo tout spécial à Paola et à Isabella Ramaioli qui ont tenu avec brio les rênes de l'organisation logistique. Il y avait là une Ecole. PGG.

Tania Coelho dos Santos : Commentaire sur la titularisation d'Élisabeth Roudinesco

Cher **Luc Miller**, après la lecture de vos commentaires, je vous adresse quelques renseignements sur ER. J'ai rencontré ER durant mon premier post-doctorat à Paris VII sous la direction de Pierre Fedida en 1994/95. Elle était chargée de cours en tant que professeur en vacation. En 1999, elle m'a invitée à faire parti du Jury de la thèse de doctorat de son élève Claudia Fernandez Bodin. Quelques années plus tard, ER a passé un concours pour diriger des thèses à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Bien entendu, je ne suis pas d'accord avec elle en ce qui concerne ses accusations contre votre mère. Cordialement, Tania Coelho dos Santos*.

*Membre de l'EBP/AMP

Professeur de 3ème cycle en théorie psychanalytique à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro
Directrice de Recherche au Conseil National de Recherche au Brésil

lacan quotidien publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

éditrice **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

rédactrice **kristell jeannot** kristell.jeannot@gmail.com

designers **viktor&william francboizel** vwfcbzl@gmail.com

computer **mark francboizel & family**

lacan et libraires **catherine orsot-cochard** catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

POUR RETROUVER LES DERNIERS ARTICLES DU LQ.FR PUBLIÉS SUR LE BLOG CLIQUEZ ICI.
